

unique affaire est d'obéir. Si donc le juge estime que notre œuvre ne peut plus recevoir le caractère que réclame l'intérêt de l'Eglise, elle sera terminée et nous disparaîtrons."

Dans la chaleur d'une lutte, qui menaçait, il y a quelque temps, de diviser les catholiques de ce pays en deux partis, nous avons jugé à propos d'intervenir pour prêcher la conciliation et nous avons fait entre autres les réflexions suivantes :

Pour nous, nous continuerons de croire que la méthode de St. Bernard et de Fénelon vaut mieux que celle de Veillot, dans ce pays-ci surtout, obligés de vivre à l'ombre d'un drapeau protestant, au milieu de nations antipathiques à nos croyances, ce n'est pas par la violence que nous ferons aimer et respecter notre foi. Au contraire, la colère et l'injure élargiront infailliblement le fossé qui nous sépare du protestantisme et produiront, au sein de la population catholique, des divisions funestes.

La violence ne sied pas à une religion sortie des entrailles d'un Dieu, fécondée dans le sang des martyrs, etc., etc.

Citant une autre fois les conseils de douceur et de charité donnés par Mgr Fioromonti à Louis Veillot et à ceux qui écrivent sur la religion, nous disions, après avoir fait l'éloge de la foi de Veillot et avoir admis jusqu'à un certain point la raison d'être de sa polémique violente et sarcastique en France :

Mais en Canada, je crois qu'il est dangereux de donner trop d'importance à cette polémique acerbe et emportée, et de la représenter comme l'expression la plus pure et la plus élevée du catholicisme.

"A force de s'entendre dire qu'on est janséniste, a dit l'illustre Royer-Collard, on finit par avoir envie de l'être."

"On crie tant à l'ennemi, a dit un autre écrivain, qu'on finit par le faire venir," etc., etc.

Nous fûmes vertement réprimandés pour avoir osé dire de telles choses; on nous classa parmi les catholiques libéraux ou gallicans, et on alla même jusqu'à nous accuser d'avoir tronqué la lettre de Mgr Fioromonti. Préférant servir la réputation de Veillot que les intérêts de l'Eglise, on voulut détruire l'effet des paroles du St. Siège par une accusation blessante contre notre bonne foi. On aurait dit que nous avions commis un grand crime en faisant croire à nos lecteurs que le souverain pontife avait conseillé la charité et la douceur aux journalistes catholiques.

Si nous avions dit que le souverain pontife avait conseillé la violence, la guerre à mort par l'épée ou le fusil, lorsque la plume ne suffirait pas, on n'aurait pas protesté avec autant d'énergie, on aurait sans doute laissé croire que le pape aurait bien pu dire cela.

Cette fois, que va-t-on dire? Nous avons déjà exprimé, en riant, l'opinion que si certains catholiques avaient à choisir entre Pie IX et Louis Veillot, ils seraient fort embarrassés, mais nous espérons qu'à la charité que le souverain pontife leur recommande, joignant l'humilité qu'il conseille à leurs adversaires, et qu'ils possèdent, ils comprendront qu'on peut être bon catholique sans pourfendre tous les infidèles.

Quoiqu'il en soit nous avouons que M. Veillot nous paraît exagérer les conséquences des conseils que le souverain pontife a donnés d'une manière générale aux catholiques de France, et que sa soumission ressemble trop à la colère d'Achille se retirant sous sa tente.

Se croire forcé par ces conseils de priver l'église de son talent et de ses secours, est une interprétation erronée de l'intention du souverain pontife et une résolution peu chrétienne. Cela ressemble trop à de la tactique, au désir de se faire inviter à continuer son œuvre. Rome qui apprécie le dévouement et le talent que M. Veillot met au service de l'église depuis quarante ans et qui n'a voulu que rendre son œuvre plus utile, acquiescera sans doute à ce désir, elle dira au grand polémiste de continuer, mais avec plus de douceur et de modération. Et M. Veillot reprendra la plume, mais il aurait pu se dispenser de la jeter à terre, quand on lui disait simplement de la polir.

Dans tous les cas, il est heureux que le souverain pontife ait jugé à propos de déclarer que la charité est une bonne chose et que l'exagération est un danger. Il y a beaucoup de gens en Canada qui ne se doutaient pas de cela, et pourtant si le souverain pontife a cru devoir se servir d'une expression si sévère à l'égard de leur maître, que n'aurait-il pas dit d'eux, s'il eut été appelé à juger leur conduite? Car on pouvait croire au moins que la manière de parler de Veillot avait sa raison d'être en France, dans un pays où l'impunité règne par le sarcasme et l'ironie, mais ici en Canada quelle différence dans la situation et dans les hommes!

Qu'aurait-il dit s'il eut appris que des catholiques, ici, ont été vilipendés, parce qu'ils ont osé dire, comme Sa Sainteté, que la religion doit être douce et charitable.

Au moment où nous traçons ces lignes, on nous apprend que les disciples de M. Veillot ne voient rien qui concerne leur maître dans l'allocation du souverain pontife, et qu'ils disent même que ce qu'il interprète lui-même comme une condamnation, va se changer en un brillant triomphe.

Ce qui nous surprend, c'est que ces messieurs se mettent tant en colère, chaque fois, que le souverain pontife prêche aux catholiques la charité et la douceur. Ce n'est

pourtant pas un si grand crime et Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même, s'est souvent permis de prêcher la même chose.

Que M. Veillot prenne tout le blâme pour lui, il a tort sans doute, mais qu'on l'en délivre complètement c'est absurde, car enfin on ne peut pas nier que Veillot soit le chef du parti auquel le souverain pontife conseille la charité.

Mais non, c'est toujours la même tactique, on aime mieux faire croire que le pape n'a pu donner un bon conseil que de laisser planer le moindre soupçon sur l'infailibilité de Veillot.

Le *Journal des Trois-Rivières* n'a encore rien dit; il est vrai que cela ne le regarde pas, M. Routhier, non plus.

L. O. DAVID.

#### LE PRINTEMPS.

Respectueusement dédié à Madame PIERRE J. O. CHAUVEAU.

Salut! printemps fécond. Tu souris à la terre;  
Tu rends au pré ses fleurs, au bois son vert manteau;  
Mais tu ne saurais rendre à la plaintive mère,  
Printemps si beau,  
Par tes effluves embaumées,  
Ses jeunes filles bien-aimées  
Qui dorment au tombeau!

L'hiver qui recouvrait de son voile de glace  
Nos coteaux, nos vallons,  
Comme un drap mortuaire étendu sur la face  
Des morts que nous pleurons,  
Au soleil s'est fondu comme une molle cire.  
Sur l'aride forêt  
L'on ne voit plus au loin le blanc frimas reluire  
Comme un léger duvet.  
Les brouillards qui traînaient leurs longues robes grises  
Sur la cime des bois  
Au souffle parfumé des matinales brises  
S'envolent à la fois;  
Et les échos joyeux de leurs grottes profondes  
Sortent tout triomphants,  
Et l'on entend partout le murmure des ondes  
Et les cris des enfants.

Salut! printemps fécond. Tu souris à la terre;  
Tu rends au pré ses fleurs, au bois son vert manteau;  
Mais tu ne saurais rendre à la plaintive mère,  
Printemps si beau,  
Par tes effluves embaumées,  
Ses jeunes filles bien-aimées  
Qui dorment au tombeau!

Et la terre, déjà, de fleurs est étoilée  
Comme l'azur du ciel.  
Et déjà l'on entend sous la cime voilée  
Un concert éternel.  
Le gazon reverdit sous les pieds qui le foulent  
Et les champs labourés  
Paraissent jusqu'au loin comme des flots qui roulent  
Vers des bords empourprés.  
Le chant du laboureur qui revient de l'ouvrage  
Au coucher du soleil,  
Le murmure du vent, les soupirs du feuillage,  
Le bruit du flot vermeil  
Qui déchire aux cailloux son éclatante écume,  
Le nuage argenté  
Et le grillon mutin sur le sillon qui fume,  
Tout est plein de gaieté!

Salut! printemps fécond. Tu souris à la terre;  
Tu rends au pré ses fleurs, au bois son vert manteau;  
Mais tu ne saurais rendre à la plaintive mère,  
Printemps si beau,  
Par tes effluves embaumées,  
Ses jeunes filles bien-aimées  
Qui dorment au tombeau!

Une molle vapeur, comme un rideau de soie,  
S'élève le matin  
Du fond de la vallée où la rose déploie  
Sa robe de satin.  
Et l'on voit à travers ces nappes diaphanes  
Flotter, comme dans l'eau,  
Les profils indécis des flexibles lianes  
Et du pâle bouleau.  
Ainsi de l'avenir l'anxieuse jeunesse  
Croît parfois entrevoir  
Les contours incertains, la forme enchanteresse,  
Quand l'amour ou l'espoir,  
Comme un rayon de feu, comme une douce haleine,  
Pénètrent le rideau  
Tombé devant les yeux de la sagesse humaine  
Depuis l'humble berceau.

Salut! printemps fécond. Tu souris à la terre;  
Tu rends au pré ses fleurs, au bois son vert manteau;  
Mais tu ne saurais rendre à la plaintive mère,  
Printemps si beau,  
Par tes effluves embaumées,  
Ses jeunes filles bien-aimées  
Qui dorment au tombeau!

Mille arbustes nouveaux, mille nouvelles plantes  
Surgissent du sol nu:  
Le printemps leur a fait des promesses brillantes,  
Mais, l'automne venu,  
En vain l'on cherchera la trace d'un grand nombre:  
Ainsi pour les humains.  
Quand le soir de la vie étend au loin son ombre  
Sur les tristes chemins,  
Ceux qui restent debout retournent en arrière  
Des regards superflus!  
La route est recouverte, hélas! de la poussière  
De ceux qui ne sont plus!  
Un besoin de soleil ou des feux implacables,  
L'onde ou les aquilons  
Ont fait périr beaucoup de ces fleurs adorables  
Dont les jours semblaient longs!

Salut! printemps fécond. Tu souris à la terre;  
Tu rends au pré ses fleurs, au bois son vert manteau;  
Mais tu ne saurais rendre à la plaintive mère,  
Printemps si beau,  
Par tes effluves embaumées,  
Ses jeunes filles bien-aimées  
Qui dorment au tombeau!

Il est doux maintenant de reprendre les courses  
Sur les coteaux lointains,  
De s'asseoir et prier au bord des fraîches sources,  
Sous le dôme des pins;  
Il est doux d'écouter les rossignols, les merles,  
Et les grives dans le buisson  
Égrenant, tour à tour, comme un collier de perles,  
Leur vibrante chanson.  
Le soleil qui descend derrière les nuages  
Jette un ruban de feu,  
Une auréole d'or au front des monts sauvages  
Et du grand fleuve bleu:  
Ces gerbes de rayons, ces ardentées trainées  
Qui descendent des cieux,  
Sont comme un souvenir de leurs jeunes années  
Pour ceux qui se font vieux.

Salut! printemps fécond. Tu souris à la terre;  
Tu rends au pré ses fleurs, au bois son vert manteau;  
Mais tu ne saurais rendre à la plaintive mère,  
Printemps si beau,  
Par tes effluves embaumées,  
Ses jeunes filles bien-aimées  
Qui dorment au tombeau!

Et la gaieté renait dans l'obscur chaumière  
Que l'hiver désolait:  
A travers les carreaux, maintenant, la lumière  
Laisse entrer un reflet.  
Qu'importe qu'au foyer toute flamme soit morte,  
Le soleil est bien chaud.  
Pour ranimer son fils la mère ouvre la porte  
A ce rayon d'en haut.  
Et tous les cœurs brisés de la pauvre famille  
Qui trouvait le ciel dur  
Quand la bise emportait la fleur de la charmillie  
Et le dernier fruit mûr,  
Bien joyeux aujourd'hui que revient l'espérance  
Montent vers le Seigneur:  
Ils n'ont plus souvenir des jours de la souffrance  
Au retour du bonheur!

Salut! printemps fécond. Tu souris à la terre;  
Tu rends au pré ses fleurs, au bois son vert manteau;  
Mais tu ne saurais rendre à la plaintive mère,  
Printemps si beau,  
Par tes effluves embaumées,  
Ses jeunes filles bien-aimées  
Qui dorment au tombeau!

PAMPHILE LEMAY.

#### UN PRÉSIDENT EN HERBE.

On sait qu'il y a des symptômes de division dans le parti républicain aux Etats-Unis, et qu'un grand nombre d'honnêtes gens des deux partis voudraient opérer une réaction salutaire en faveur de l'honnêteté dans l'administration des affaires publiques.

Mieux vaudrait, dit le *Courrier des Etats-Unis*, qu'un nouveau parti solide, compact, sortit des débris des deux autres, qui ont fait leur temps et ont, l'un autant que l'autre, besoin de se refondre et de se retremper. M. Adams paraît être le candidat dont le nom est le plus propre à opérer ce rapprochement, et, quand à nous, nous souhaitons ardemment qu'il se trouve dans la Convention de Cincinnati assez de sens et de patriotisme pour qu'il soit offert officiellement au choix du pays.

Le nom d'Adams est un de ceux qui ont le plus d'autorité aux Etats-Unis. Le premier des Adams qui l'a porté avec éclat fut John, qui fut l'un des plus ardents à saluer le premier coup de canon de la révolution américaine. Il fut l'un des signataires de la Déclaration d'Indépendance, et vice-Président avec Washington pendant deux sessions; il fut le second président de la République.

Le second fut John Quincy Adams, successivement ministre à Berlin, à St.-Petersbourg, commissaire de la paix à Gand, ministre à la cour de St.-James, et finalement le sixième président des Etats-Unis, nommé par la Chambre des représentants, le collège électoral n'ayant pas pu s'entendre pour donner une majorité à aucun des trois candidats, Adams, Clay et Jackson.

Le troisième, Charles Francis, fut le représentant des Etats-Unis en Angleterre pendant la guerre de la sécession, et il a rempli ce poste difficile avec une distinction telle que les intérêts du pays n'auraient pu être en meilleures mains.

Enfin le quatrième porte le nom de son grand-père, John Quincy. Il n'a paru sur la scène de la vie publique qu'à l'occasion de deux élections au poste de gouverneur du Massachusetts, où il a échoué, jusqu'au moment où il a été désigné par le président Grant pour aller représenter les Etats-Unis à Genève, en qualité de commissaire à la conférence internationale à laquelle sont déferés les débats relatifs au traité de Washington, et spécialement aux réclamations de l'Alabama. On connaît la lettre qu'a écrite M. Adams au moment où il partait pour se rendre à son poste. A l'estime qu'inspirent ses mérites personnels et au prestige de sa famille, cette lettre, répétée par tous les échos de la presse, a ajouté une popularité de bon aloi, celle que méritent l'honnêteté et le patriotisme servis par une noble intelligence et par un haut sentiment de la dignité humaine.

#### DE CHARETTE.

##### UN MARIAGE INTÉRESSANT.

On lit dans l'*Etoile* d'Angers :

De nombreux amis assistaient avant-hier, dans l'église de Couffé, au mariage de Mlle Michelle de Charette avec M. le vicomte Harscouët de Kérigant. Les témoins étaient, pour Mlle de Charette, M. le comte